

Emmanuelle Pagano

## Ricochets sur un lac



*Autour d'un lac d'altitude, sur les terres maternelles, l'écrivaine invente une géologie de la mémoire, entrelaçant le paysage et l'histoire familiale. Une rêverie brillante et miroitante, à l'unisson de l'élément aquatique, omniprésent.* **Par Juliette Einhorn**

**E**mmanuelle Pagano, ou plus exactement son double de papier, nous invite en excursion sur les terres de son enfance, édifiant en même temps le garde-fou qui en délimite le chemin. Une précaution nécessaire, tant le ressac de ses souvenirs charrie une marée d'alluvions. Son cadre est aussi un philtre poétique, un carrefour de langues : celle, administrative, « désuète et touchante », des archives judiciaires, procès-verbaux d'audience et actes notariés ; le patois familial, né non pas de l'occitan régional parlé par ses grands-parents, mais d'un « français réinventé, délicieusement bâtardisé », une « langue cantonale, de cousins, de voisins, de riverains », où les êtres se font objets, réifiés par un article défini ; où les objets deviennent des lieux ; une poésie végétale, aussi, faune, flore, roche, et puis cette torsion du réel par la fiction. Une mémoire qui pleut.

Ces visions poussent sur deux versants, Massif central maternel, Méditerranée paternelle, peignant l'histoire d'une famille, d'un lac, d'une vallée héraultaise. Une carte IGN intime, à lire de bas en haut et de haut en bas. En dessous, donc, la famille du père, à Octon, et un lac méridional, le Salagou ; au-dessus, celle de la mère, et un lac d'altitude, sur le plateau du Lézou. La généalogie est donc aussi affaire de géographie : un paysage gémellaire, à l'image de la narratrice et de sa sœur jumelle. Deuxième



**Née dans l'Aveyron, Emmanuelle Pagano a fait son entrée en littérature en 2002.**

volume, après *Ligne & Fils* (2015), d'une « Trilogie des rives », *Sauf riverains* dénoue le fil d'une ascendance dont la destinée se confond avec l'eau ; ses trajets, ses accidents, son inconscient collectif. L'« histoire envoyée de [la] gestation » de la narratrice et de son « à peine petite sœur » jumelle.

Mais comment faire coïncider les cartes et les lieux ? La climatologie avec les rêveries d'enfance ? Cette topographie accidentée se reconstitue progressivement, suivant des méandres, des affluents, des barrages et des crues. Pour sonder cet « enfouissement progressif des sédiments » de l'histoire familiale, la narratrice recourt à deux instruments de mesure romanesque : la chronologie et la géologie. De sa vallée, elle dessine un plan de coupe, remontant à un million

et quatre cent mille années avant notre ère, pour remonter jusqu'à sa propre naissance, de siècle en siècle, à partir de 1675. En découpant le temps, la chronologie rend disponible l'espace. La cartographie personnelle passe par une autobiographie géologique qui met à nu la « ruffe, vieille boue sédimentaire stratifiée, débris de grès à grains de silice, argiles gréseuses » d'il y a 260 millions d'années : un empilement de schistes et de nobles et lointains ancêtres ; mégalithes en grès et granite ; petits et grands causses. Le parcours généalogique entre le haut et le bas ne fait que rejouer un mouvement millénaire, une agriculture de transhumance dictée par le climat : l'été, les hommes des vallées installaient des villages provisoires sur les plateaux. L'hiver, ce sont ceux du haut qui venaient trouver en bas eau et chaleur.

### Vignes noyées

Dans ce pays, on marche sur l'eau. Au commencement et à la fin de tout, elle caresse et malmène la terre. Quand un barrage est créé pour irriguer la terre assoiffée des agriculteurs, les vignes du grand-père se retrouvent « envoyées ». La mère de la narratrice perd les eaux peu de temps après – et si c'étaient elles qui avaient recouvert les vignes de Benjamin ? Sa sœur et elle seraient une vendange d'un nouveau genre, poussée à la place de ce qui a été enfoui. Folle image que celle, plus de quarante ans après la création du lac, des vignes du grand-père vivant leur nouvelle vie aquatique, « si peu abimées par l'eau qu'on pourrait en espérer des vendanges. Le rouge de la ruffe alourdie d'eau, dense et compliquée d'algues surabondantes, entourera les ceps d'un halo fantomatique ».

Magnétique, volcanique comme la roche qui l'exsude, *Sauf riverains* trace la « carte des lieux perdus », sentinelle d'un monde noyé : une de ces boules faites de ruffe et d'argile du bord du lac, fabriquées par les habitants, « peut-être faites des restes des corps du cimetière, plus sûrement de l'eau du lac, de la terre rouge qui l'entoure, et de la mémoire des défunts ». ●

SAUFS RIVERAINS. TRILOGIE DES RIVES II, Emmanuelle Pagano, éd. P.O.L., 400 p., 19,50 €.